

Jean-Hervé Amellér

Le moteur à eau

nouvelle



Pawedit.com

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Pawedit.com & Jean-Hervé Amellér, 2006

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

La machine était là. Telle qu'il l'avait vue la dernière fois. Monstre endormi. Monstre rouillé. Fer rouge sur le sable jaune. Il avançait comme le dompteur qui s'avance vers la bête sauvage. Il marchait d'un pas tranquille, son pied s'enfonçait et laissait une trace qui s'effaçait. Il s'accroupit : les fesses sur les talons, le coude contre le genou, le poing sous le menton. Elle était telle qu'il l'avait imaginée, elle était telle qu'il l'avait rêvée, elle était telle qu'il la voulait.

Il fallait maintenant l'apprivoiser. Il la capturait du regard. Jaugeait ses possibilités. Elle dormait. Deux roues étaient à moitié enfoncées dans le sable. L'une d'elles était sans pneu, l'autre dégonflée, le caoutchouc craquelé. Les moyeux du train arrière disparaissaient sous la surface sablonneuse. Et la rouille, partout la rouille. Comme pour transformer la machine en fauve. Et le fauve en statue.

Elle avait été abandonnée par les Américains après le débarquement du 22 novembre. Elle avait dû servir, puis casser. Elle avait été laissée. On l'avait dépouillée de deux roues complètes. Puis, elle avait été oubliée. Sauf par lui. Il était venu souvent sur la plage. Voir si quelqu'un la réclamait, la reprenait. Et les jours avaient passé. Il l'avait oublié lui aussi.

La guerre était finie.

Il était rentré. Il avait repris le chemin de la ferme. Il était devenu un colon. Son père lui avait acheté une exploitation pour qu'il travaille lui-même sa terre. Il avait travaillé dur : plantant des orangers, de la vigne, des abricotiers et cultivant des bananiers. Mais il lui manquait un petit engin mécanique, un petit tracteur. Il avait vu les concessionnaires, fait le marché des occasions. Rien ne convenait. Il rêvait d'une machine légère, puissante, étroite. Pour pouvoir se faufiler partout, pour pouvoir affronter le relief de la propriété, pour pouvoir traiter les orangers et la vigne.

Alors, venu du fond de son esprit, la machine était apparue. Ressurgie de son passé, du sable de la plage, des barges de débarquement des Américains.

Il tournait maintenant autour. Il la caressait du regard, puis la caressait de la main. Il chassait le sable. Il reconstruisait mentalement la mécanique. Elle devait pouvoir fonctionner. Encore fonctionner. Et elle avait exactement la taille qu'il fallait. C'était bien celle-là qu'il lui fallait.

- Georges, je passerai te prendre au matin. On utilisera tes deux chevaux : Bijou et Câline.
- Je prépare des cordes ?
- Oui, il va être difficile de la tirer jusqu'à la route.
- J'ai aussi un jeu de poulies.
- Prends les toujours !

Ils étaient arrivés au petit matin. Et ils la contemplaient. L'heure était fraîche, mais déjà ils transpiraient. Armés de petites pelles pliantes, Emile et Georges dégageaient l'objet. Les chevaux étaient un peu plus loin. Craintifs. Ils avaient durement travaillé, d'abord pour sortir l'engin de sa gangue de sable, puis pour le mener jusqu'à la route, enfin pour le traîner jusqu'à la ferme. En traversant le bourg, ils avaient amené le sourire aux lèvres des passants, les réflexions des jaloux et des incapables.

- Eh ! Emile, tu ramasses les ordures des Américains !

- Tu as l'intention de devenir ferrailleur !

Mais peu importaient les sarcasmes. Il avait son idée. Et il irait jusqu'au bout.

En fin de journée, Emile avait rangé la mécanique dans un hangar. Il allait pouvoir la remettre en ordre de marche.

- Tiens, voilà Joseph. Eh ! Joseph, viens boire une anisette avec nous !

Joseph vint s'asseoir à la table. Il serra les mains des trois hommes. Celui qui l'avait hélé reprenait :

- Tu prends une anisette.

- Bien sûr.

- Patron, remets nous une nouvelle tournée.

Le soleil était couché et la pénombre apportait un peu de fraîcheur. La place entourée de belumbras était parcourue par quelques flâneurs qui venaient marcher jusqu'à la mer avant de repartir vers un café ou rentrer à leur domicile.

- Alors Joseph, elle marche la machine de ton neveu ?

Joseph arbora un large sourire, se recula dans son siège, bomba le torse dans un geste empreint de fierté et de plaisir. Il prit son verre, but lentement, posa le verre.

Ernest s'impatientait :

- Raconte. Allez. Tu sais quelque chose...

L'autre ménageait ses effets. Il les regardait les uns après les autres, observant les regards, les mains impatientes, les sourires en coin. Il ouvrit légèrement la bouche, ils se penchèrent en avant pour ne pas manquer un seul détail, pour pouvoir rire, se moquer ou colporter l'histoire qui allait venir...

- Croyez moi si vous voulez ! Elle marche. Il a réussi. Il l'a transformée en un petit tracteur. Un tracteur étroit, assez haut sur pattes. Il passe sans problème entre les rangées d'orangers, sans arracher les branches, sans faire tomber les fruits. Il a ajouté un réservoir sur une remorque et il a rafistolé une pompe. Il peut traiter la vigne.

- Quel bricoleur ton neveu !

- Tu crois qu'elle va marcher longtemps sa machine ?

- Vu le prix qu'elle lui aura coûté, ce sera toujours une bonne affaire.

Vint la panne. Ce jour-là, tous rirent de bon cœur. Ils se moquèrent. De la machine et de l'homme. Ils allèrent voir l'un et l'autre au bout d'une vigne en légère pente. Ils contenaient leurs sourires. Dans ce pays-là, on ne cherchait pas à vexer les gens. Ou les rancœurs subsistaient ensuite pour plusieurs générations.

- Alors, c'est la panne ?

- Elle a rendu l'âme ta machine. Tu ne pourras plus en tirer un hoquet.

- Laisse la, elle est juste bonne à la casse.

- C'est du matériel américain. Construit pour le temps de la guerre, mais pas plus.

Il ne les écoutait pas. Il avait soulevé le capot et tripotait la mécanique. Il observait, suivait les circuits des différents fluides. Il hochait la tête. Cela devait marcher. Là, il devait y avoir un problème. Là, il faudrait modifier cela. Tout à coup, il s'arrêta, se tourna vers l'assistance, cherchant du regard quelqu'un.

- Bahal !

- Oui M'sieur Emile.

- Tu vas aller à la ferme. Tu prends le grand arrosoir. Tu vois ? Le grand arrosoir gris. Tu le remplis d'eau et tu me l'apportes.

- Bien M'sieur Emile.

L'homme partit en courant. Emile se frottait les mains, elles étaient noires de graisse. Lentement, un à un, il dévisagea ceux qui étaient là. Il monta sur le petit tracteur et attendit.

Bahal arrivait portant l'arrosoir plein. A chaque pas, il envoyait des gouttes d'eau sur le sol. Emile ouvrit le réservoir de gazole.

- Bahal, passe moi l'arrosoir.

Les autres regardaient ébahis dans le plus parfait silence. Emile saisit le récipient, et commença à verser l'eau délicatement dans le conduit du réservoir. Il arrêtait de temps en temps, vérifiant le niveau du liquide. Puis, il complétait. Enfin, il arrêta, redonna l'arrosoir à son aide. Il ferma le bouchon du réservoir, s'assit aux commandes.

Les spectateurs le prenaient pour un fou et étaient prêts cette fois-ci à éclater de rire et à le faire s'enfuir sous les risées.

Il tira sur le démarreur. Le moteur toussa un coup. Il tira une deuxième fois. Le moteur partait, un nuage noir d'élevait à la sortie du pot. Emile passa une vitesse et la machine démarra. Il fila vers la ferme devant l'assistance bouche bée, hébétée, abasourdie. Il fit un petit salut de la main, le signe de sa victoire.

- Je comprends qu'il y tienne à sa machine si elle fonctionne à l'eau.

- Tu crois vraiment qu'il a inventé le moteur à eau ?

- Je l'ai vu comme toi non ?

Et le bruit s'amplifia, la rumeur fit le tour du bourg : Emile avait inventé un moteur à eau.

Ce n'est que quelques années plus tard qu'Emile me fournit l'explication du mystère. La machine était simplement tombée en panne de pompe à gazole. Le réservoir était assez haut par rapport au moteur. Aussi, tant que le niveau de carburant avait été suffisant, le liquide s'était écoulé naturellement vers le moteur. Mais, il avait baissé, et le moteur qui n'était plus alimenté s'était arrêté. Emile, pour bluffer, avait ajouté de l'eau dans le réservoir de façon à faire remonter le gazole au dessus du point d'écoulement naturel. C'était pour cela qu'il veillait à ajuster précisément le niveau pendant le remplissage. Le peu de gazole resté dans le réservoir et flottant sur l'eau avait été suffisant pour ramener l'engin à la ferme où il avait pu ensuite être réparé. Mais de cet événement, dans le village et ses alentours, tous gardèrent le souvenir de l'homme qui avait fait fonctionner un tracteur avec de l'eau. Emile était devenu l'inventeur du moteur à eau.

Si vous entendez parler de la légende du moteur à eau, colportée sur les chemins par les uns ou par les autres, alors je veux bien croire que cette admirable anecdote en est probablement à l'origine.